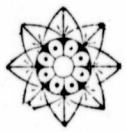
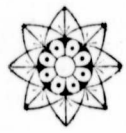




Première
ANNEE

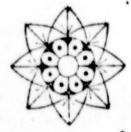


VOLUME
II



NUMERO

46-47



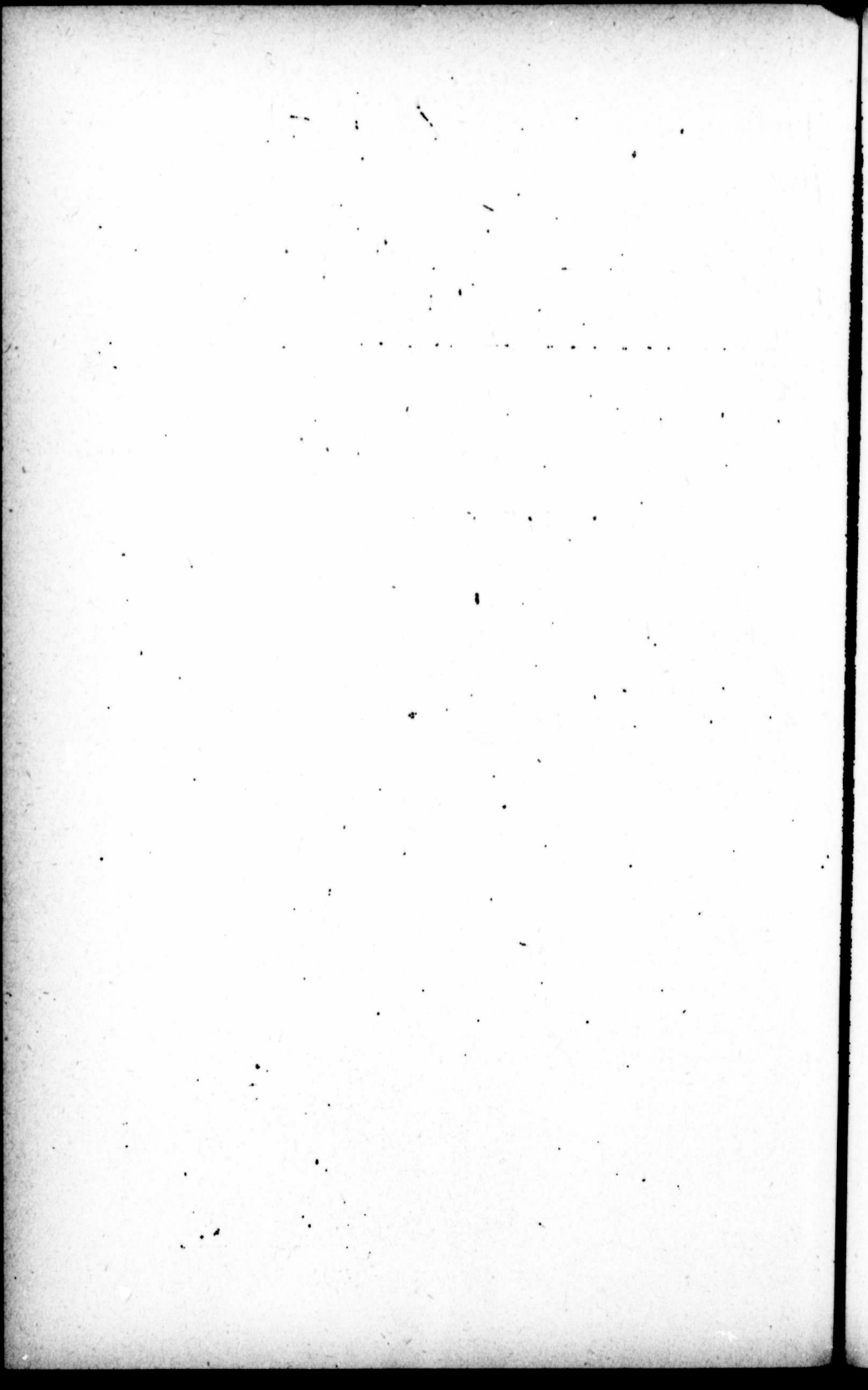
2
Mars
1899

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,
PAR L'IMPRIMERIE Jeanne d'Arc,
à JEANNE D'ARC (*via Ottawa.*)

PRIX: \$ 1.00 par année.







PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

Vol. II. No. 46-47. — 2 Mars, 1899.

SOMMAIRE :

Évangile. — Calendrier. — Marie-joie de la terre. — Ce que c'est qu'un curé (suite.)
Le bon Larron. — La Femme Chrétienne. — Vie du B.F. de Nicosie.

CE NUMERO EST DOUBLE.

Évangile du II Dimanche du Carême.

✠ *Suite du saint Évangile selon saint Matthieu. — Ch. 17.*

En ce temps-là, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, les conduisit à l'écart sur une haute montagne, et fut transfiguré en leur présence ; son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige. En même temps ils virent paraître Moïse et Elie, qui s'entretenaient avec lui. Alors Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici ; voulez-vous que nous y dressions trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie ? Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit ; et il en sortit une voix qui dit ; Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le. A ces paroles les disciples tombèrent la face contre terre, et furent saisis d'une grande frayeur. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit ; Levez-vous, et ne craignez point. Levant alors les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul. Comme ils descendaient de la montagne, il leur dit : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.

Pourquoi J.-C. a-t-il été glorifié sur le Thabor en présence de ses disciples ?

1^o Pour se montrer à eux comme Fils de Dieu dans toute sa gloire, et par là ; 2^o les préserver de tout doute relativement à sa divinité, lorsqu'ils le verraient plus tard mourir sur le calvaire ; 3^o afin de les encourager, eux et les fidèles, par le spectacle de la gloire et du bonheur de l'autre vie, à être patients dans les croix et les souffrances ; 4^o pour nous apprendre avec quelle gloire nos corps ressusciteront un jour d'entre les morts (Cor. 15 53.).

Pourquoi Moïse et Elie parurent-ils sur le Thabor ?

Afin que la loi et les Prophètes rendissent témoignage à J.-C., que c'est lui et pas un autre, qui est le vrai Fils de Dieu et le Sauveur du monde. En effet, la loi est représentée par Moïse, et les prophètes, par Elie.

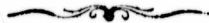


Marie, joie de la terre.

JE vous salue, ô douce Vierge Marie, dont la Nativité désirée par tous les siècles, attendue par tous les peuples, a inondé le monde d'une lumière nouvelle, et réjouit la terre d'une joie jusqu'alors inconnue. O Vierge si tendre et d'une si parfaite innocence, obtenez-moi la vraie sainteté de vie, dissipez tout ce qui peut déplaire en moi à votre regard virginal. Ayez pitié de moi, ô ma Souveraine, ayez pitié de moi, témoignez-moi cette miséricorde qui n'a fait que croître avec vous dès votre enfance.

Bons et bonnes.

Bonnes gens font les **bons** pays,
Bon cœur fait le **bon** caractère,
Bons comptes font les **bons** amis,
Bon fermier fait la **bonne** terre ;
Bons livres font les **bonnes** mœurs,
Bons maîtres les **bons** serviteurs ;
 Les **bons** bras font les **bonnes** lames,
 Le **bon** goût fait les **bons** écrits ;
Bons maris font les **bonnes** femmes,
Bonnes femmes font les **bons** maris.



Ce que c'est qu'un curé.

(suite)

Je ne pouvais rien espérer de mes sermons : personne venait à l'église. Le dimanche comme les autres jours, je célébrais les saints mystères dans une solitude absolue. Cette pauvre église faisait peine à voir : l'eau coulait par le toit rompu, l'humidité verdissait les dalles, l'édifice entier menaçait ruine, et le sacristain me disait avec raison que la voûte finirait par me tomber sur le dos. J'avais quelques économies : je les consacrai à faire réparer la principale fenêtre du chœur. Ce travail coûteux fut achevé la veille de la Toussaint. Je savais que ce jour-là et le lendemain, jour des Morts, en vertu d'une coutume plus superstitieuse que dévote, presque tout le monde assisterait aux offices, et je pensais qu'on me tiendrait quelque compte de mon cadeau. Lorsque j'entrai dans l'église, les débris de ma belle fenêtre jonchaient le sanctuaire, et les pierres dont on s'était servi pour la détruire couvraient l'autel. Ce spectacle me navra. Je tombai à genoux et je pleurai ; des rires moqueurs répondirent à mes gémissements. Néanmoins, après avoir tant bien que mal réparé le dégât, je fis sonner la messe. On vint en toule, hélas ! pour jouir de ma douleur et pour me faire un nouvel outrage. Dès que je fus en chaire, chacun se leva et sortit, au signal du maire et de l'instigateur. " Arrêtez ! " leur criai-je, emporté par un mouvement que je ne pus dompter et qui les retint immobiles. " Plusieurs de vous ont, cette nuit même insulté cette église, qui est la maison de Dieu. Dieu les a vus, Dieu les connaît : qu'ils fassent pénitence, car Dieu s'appête à les punir !... " Ils haussèrent les épaules et quittèrent le lieu saint, m'y laissant presque seul, après m'avoir fait si durement comprendre qu'ils voulaient refuser toujours de m'écouter.

Recevez l'aveu d'une faute que je commis alors : Mon évêque m'en a sévèrement repris, et je la regretterai toujours. J'étais outré ; j'osai demander à Dieu de venger lui-même sa cause : *Surge, et judica causam tuam!* Je ne fus que trop écouté. En huit jours, deux des principaux déprédateurs faillirent se tuer, et restèrent infirmes. On se souvint de mes menaces, on eut peur, on m'insulta moins ; mais je commençai de passer pour sorcier, et je ne fut pas moins haï. Le châtiment de ces deux misérables, qui refusèrent obstinément mes consolations, m'épouvanta plus qu'eux-mêmes. Aux nouvelles difficultés qui m'entourèrent, et à mes propres remords, je sentis que Dieu ne m'avait pas envoyé pour maudire : *Non in arcu meo sperabo ; et gladius meus non salvabit me.*

Je ne confiais qu'à mon évêque toutes mes douleurs. Elles étaient telles, que je craignais de défaillir. Le bon prélat me réconfortait : " Ne désespérez jamais de la miséricorde " me disait-il. " Si vous aviez été en mission, croiriez-vous n'avoir rien fait pour le salut des sauvages durant tout le temps que vous auriez passé sur la mer ? les heures employées à apprendre leur langue eussent-elles été des heures perdues ? En vérité, toutes vos peines, toutes vos larmes, toutes les peines et les larmes de vos prédécesseurs, sont des grains précieux déposés dans cette terre : elle ne les étouffera point.

Il me bénissait : je sentais renaître mon espérance ; mais les germes annoncés ne paraissaient pas. Fui de tous comme un pestiféré, je n'essayais rien qui n'avortât misérablement, ou qui ne tournât contre moi.

Je voulus donner quelques soins, quelques médicaments à des malades pauvres, si abandonnés de tout le monde, qu'ils avaient consenti à me recevoir : le médecin et l'apothicaire du canton me menacèrent d'un procès. Je voulus donner des leçons à des jeunes garçons assez intelligents : le maître d'école me dénonça, je ne sais quel inspecteur me fit condamner à l'amende ; et mes élèves, m'ayant quitté, m'insultèrent, pour se faire pardonner d'avoir été mes amis. On me signala au chef-lieu, on m'appela un prêtre remuant, on se plaignit de moi à l'Evêque, le procureur du roi me signifia rudement d'avoir à respecter les lois de l'Etat.

Que vous dirai-je ? Cela dura trois ans. O mon Dieu, quelles années ! Prostrné dans mon église déserte, je conjurais Dieu de se laisser toucher. Dieu semblait aussi insensible à mes larmes que la pierre où elles tombaient. Il m'écoutait cependant, il faisait son travail dans les cœurs ; mais je n'en voyais rien.

A cette époque, un grand malheur m'atteignit : ma sœur unique mourut. Elle laissa deux orphelins : Laurent-Pierre, votre ami, et une fille de dix-sept ans, nommée Edmonde, ma filleule. Cette chère petite voulait se consacrer à Dieu, mais sa faible santé lui commandait d'attendre encore. Elle n'avait aucun appui sur la terre. Elle vint ici vivre avec moi, ou plutôt elle vint y mourir.

Dans les premiers temps, sa présence parut adoucir ces esprits farouches. Elle était douce, avenante, obligeante comme la charité ; elle avait mille petits talents, mille petites recettes : elle s'attira l'amitié de quelques jeunes personnes, et bientôt je pus espérer que par elle un faible rayon de la grâce descendrait sur mon infortunée paroisse. Il en fut ainsi, en effet ; mais à quel prix, grand Dieu !.....

Le curé s'arrêta, presque aussi ému qu'il l'avait été quelques instants auparavant, au souvenir de mon ami. Nous étions arrivés devant l'église,

située sur une place spacieuse, plantée de jeunes arbres et où se voyaient d'assez belles maisons. L'édifice était entièrement neuf. Je fus étonné de ses vastes proportions, et je complimentai sincèrement le curé sur le goût simple de l'architecture. Nous entrâmes : non étonnement augmenta. L'autel brillait d'une décoration magnifique ; tout était propre, ordonné, poli. Un sacristain, que je soupçonnai n'être pas celui dont le curé m'avait parlé, époussetait les boiseries avec un air de décence et de piété qui relevait singulièrement ses humbles fonctions. Mais ce qui me fit un plaisir inexprimable, ce fut de voir plusieurs femmes en méditation dans la chapelle de la sainte Vierge, autour d'un confessionnal, où le vicaire était assis.

Le curé, devant mes pensées, me serra la main, et me dit à voix basse : « C'est demain le premier vendredi du mois ; nous fêtons le Sacré-Cœur. Ce soir, je confesserai les hommes. Rendons grâce à Dieu ! »

C'était un besoin de mon âme. Je m'agenouillai auprès de ce vrai serviteur du Christ, et je ne m'aperçus pas si sa prière fut longue, car je priai moi-même de l'abondance du cœur, comme je voudrais prier toujours.

Il se leva le premier ; nous sortîmes.

— Voilà, me dit-il avec un vif accent de reconnaissance, voilà ce que Dieu sait faire ! C'est Lui qui a remué ces pierres, au positif comme au figuré ; Il a remué les pierres, et les a disposées dans ce bel ordre, édifiant à la fois parmi nous le temple matériel et le temple spirituel. Certes, s'il m'est permis de parler comme l'Écriture, qui fait crier les pierres, je puis bien dire que les pierres ont travaillé ! Oui, mon cher ami, notre église a été bâtie sans plan, sans architecte, sans argent ; et, pour y voir des chrétiens, je n'ai eu qu'à en ouvrir la porte : « Qui habitare facit sterilem in domo, matrem filiorum lætantem. » Quelle parole puissante avais-je adressée aux premiers qui sont venus prier ? où ai-je trouvé les cent mille francs que cette construction nous a coûté ?

— Cent mille francs ? m'écriai-je.

— Cela vous effraye ? reprit le curé ; sachez que ce n'est pas la moitié de nos dépenses. Je vous ferai voir notre hôpital et nos écoles, qui ont coûté davantage.

— Mais, dis-je, Monsieur le Curé, comment avez-vous pu vous engager dans de telles entreprises ?

— Je l'ignore, répondit-il ; je n'en ai ni la responsabilité ni le mérite. J'ai agi comme ces machines qu'un moteur invisible fait marcher, et qui ne savent ce qu'elles font. Ma chère petite Edmonde a été la vraie fondatrice de l'église ; l'hôpital est en quelque sorte bâti sur la tombe de mon pauvre Laurent... Mais entrons au presbytère.

La répugnance que le curé éprouvait à parler de sa nièce et de son neveu était trop visible pour que je ne l'eusse pas remarquée, et je n'avais assurément nul désir de me faire un jeu de sa douleur ; cependant l'œuvre de la conversion ou plutôt de la résurrection du village paraissait si intimement attachée à ses deux mémoires, que je souhaitais ardemment de savoir ce qu'il ne me disait pas. Je résolus de le pousser un peu lorsque je le verrais sur ce chapitre, d'où sa volonté l'éloignait sans cesse, mais où son cœur le ramenait toujours.

Nous étions au presbytère ; il m'en fit les honneurs. Si le curé de M.... avait remué beaucoup de pierres, ce n'était pas pour se mieux loger. La maison, petite et noire, semblait ne tenir debout qu'en vertu d'un pacte avec les vents. Elle se composait de trois pièces au rez-de-chaussée : l'une servant de cuisine ; l'autre, de salle à manger et de parloir ; la troisième était chambre à coucher, salon et bibliothèque. J'y aperçus un certain nombre de beaux livres. Le curé me dit qu'il en avait eû davantage, ayant quelquefois sacrifié, dans sa jeunesse, au démon de la bouquinerie. Mais un jour ses paroissiens, lui attribuant une grêle assez forte qui venait de ravager leurs champs, avaient fait invasion chez lui, et saccagé une partie de son grimoire. " Heureusement ", ajouta-t-il, leur fureur est tombée sur un meuble qui renfermait mes livres les plus rares, et c'étaient ceux qui ne me servaient pas. "

Au-dessus du rez-de-chaussée, il y avait un grenier et deux chambres propres. L'une de ces chambres semblait meublée pour une femme : on y voyait quelques images de piété, un tableau fait à l'aiguille, une table à ouvrage, et un lit de fer entouré de rideaux blancs. Mais la pièce était assombrie par un vaste auvent placé à l'extérieur, au-dessus de l'unique fenêtre.

— Pourquoi ne faites-vous pas enlever cet auvent ? dis-je au curé : la chambre en serait plus saine et plus claire.

— Cette chambre, répondit-il, n'est plus habitée : c'est celle d'Edmonde. La chère petite a fait elle-même placer cet auvent afin que les pauvres ne fussent pas obligés d'attendre à la pluie, lorsqu'il n'y avait personne au presbytère pour les recevoir. C'était une grande charité de sa part, car elle n'aimait rien tant que le grand air et le grand jour.

— Combien vous avez dû souffrir, ajoutai-je d'une voix émue, lorsque Dieu vous priva d'une si douce compagnie, et même, si je me rappelle bien ce que vous m'avez dit déjà, d'un si précieux secours !

— Je vois, répondit le curé, que vous désirez connaître toute l'histoire de mes douleurs. Je vous la raconterai dans le lieu même : je n'en saurais trou-

ver un, à part l'église, où je puisse avec plus de consolation et de résignation vous faire ce triste récit. Mais vous, mon ami, commandez à votre cœur et ne vous indignez pas contre ceux qui m'ont porté des coups parfois si douloureux. N'accusez que l'infirmité partout semblable de l'espèce humaine, lorsqu'elle secoue le joug divin. Songez que je tiens ici la place de Jésus-Christ persécuté, battu de verges, crucifié ; songez que le serviteur coupable n'est pas au-dessus du Maître innocent ; et enfin, souvenez-vous qu'aujourd'hui, comme il y a dix-huit siècles, et par toute la terre comme au Calvaire, le fruit du salut pend à l'arbre de la croix. Aucun siècle ne s'est écoulé sans que le monde ait vu des hommes puissants par la force ou par le génie s'élever à une grande hauteur parmi leurs contemporains, les dompter, les enchaîner, leur donner des lois et des doctrines. Dans la gloire, dans la pourpre, dans l'empire, tous ces hommes néanmoins sont restés des hommes ; le monde, qu'ils avaient soumis, les a jugés, et toujours, en exaltant leur gloire, il les a, par un juste arrêt, rabaisés au niveau de la nature humaine. C'est à l'opprobre, c'est au supplice et à la croix que le monde a reconnu son Dieu. Mais, je ne crains pas de le dire, ce Dieu lui-même serait oublié, cette croix auguste se rapetisserait au niveau de tant de grandeurs qui ont ébloui la terre et qu'on ne connaît plus, et l'œuvre du salut serait imparfaite, si la très sainte Trinité, dans les conseils de sa miséricorde infinie, n'avait pris soin de donner toujours à la terre de fidèles imitateurs de Jésus crucifié. Elle choisit donc des hommes de bonne volonté, — oui, mon Dieu, d'un peu de bonne volonté ! — et, soutenant leur faiblesse, réparant leurs défaillances, pardonnant leur lâcheté, elle leur donne le calice à boire et le Calvaire à gravir. Il faut que l'outrage les accompagne, il faut que la sueur de sang les inonde, il faut qu'ils soient attachés au bois, et que le sang et l'eau s'échappent de leur flanc ouvert. Alors ils renouvellent l'œuvre de la croix, ils ouvrent le ciel au larron et à l'homicide ; et ceux qui les ont frappés se disent : Vraiment ils nous aimaient ! vraiment ils ont pratiqué parmi nous la loi du Dieu qui mourut pour racheter le monde !

Or, croyez-moi, cher ami de mon pauvre Laurent, vous à qui je ne craindrai point de montrer mes blessures, croyez-moi bien : mon cœur trop attaché à lui-même, n'a pas, sans doute, autant que Dieu l'aurait permis, goûté les joies du sacrifice ; mais je les ai suffisamment connues pour pouvoir vous dire qu'heureux et bienheureux sont ceux qui portent la croix. Ils aiment ! Avant de recevoir la vocation du sacrifice, ils ont déjà reçu l'amour, ce don de Dieu ; l'invincible amour qui triomphe de la mort ! Et le monde conjuré ne peut rien contre la félicité de leur âme. Avec l'amour, ils ont la foi ; avec la foi, ils ont l'espérance : déjà la meilleure part d'eux-mêmes n'est plus sur

la terre. Qu'importe au voyageur qui voit le but et qui est sûr de l'atteindre, que lui importe le chemin où il marche encore ? Chaque pas qu'il fait n'est qu'un pas de moins à faire, et le rapproche de son éternel repos. Oui, sûrement, il est blessé, son sang coule ; mais, encore une fois, il croit, il espère, il aime, et il s'enivre d'un bonheur que toute l'ingratitude des hommes ne peut lui ravir : le bonheur de les aimer et de souffrir pour eux.

Ma nièce Edmonde, la chère petite, avait reçu du Ciel cette ineffable grâce de la charité. Elle connaissait le prix des âmes ; pour en sauver une seule, elle aurait joyeusement donné sa vie. Des paroles admirables s'échappaient de son cœur, lorsque le soir, dans notre solitude, nous causions du bon Dieu. Moi, prêtre, théologien, déjà vieux docteur, j'appris d'elle des choses que j'ignorais. Elle avait surtout une dévotion parfaite envers la sainte Vierge, patronne des prédestinés ; ses entretiens n'étaient qu'un commentaire de la parole de saint Bernard : " Tout par Marie. "

Comme je vous l'ai dit, Edmonde s'était attiré l'amitié d'un certain nombre de femmes : elle ne tarda pas à les réunir en petite confrérie, et j'eus enfin la joie voir de sept à huit personnes à la messe. Avec quel bonheur je saluai ces prémisses si longtemps attendues ! Edmonde faisait mille beaux projets ; elle voyait déjà les femmes m'amener leurs enfants, les jeunes filles se marier et convertir leurs époux : elle voulait que nous réparassions et que nous agrandissions la chapelle de la Sainte-Vierge. En attendant, elle travaillait jour et nuit pour relever, par quelques ornements, l'indigence de cette chère chapelle.

Ces agréables rêves durèrent peu ; ils étaient prématurés : ma pauvre Edmonde n'en devait pas voir l'accomplissement.

Ses amies, touchées de ses discours, les répétèrent dans leurs familles, s'éloignèrent des fêtes grossières qu'elles avaient jusque là fréquentées. On les chansonna ; elles résistèrent ; l'irritation s'en accrut, et trouva enfin un moyen de les vaincre. Non seulement je fus de nouveau en butte aux insultes, mais, ce qu'on n'avait pas fait encore, on décria ma vie, et, ce que je n'aurais pu croire, on calomnia Edmonde, cette douce et virginale créature, dont l'aspect seul faisait penser à la vertu. On m'adressa une chanson de Béranger, qu'une main plus adroite que celle des paysans avait tournée contre ma nièce et contre moi. Je devinai que ces refrains hideux allaient circuler partout, et que les enfants mêmes les rediraient. Ma première pensée fut d'éloigner Edmonde, d'ailleurs souffrante depuis un certain temps ; mais le

mal était fait, il était trop tard. Ce que je venais d'apprendre, Edmonde le savait. Avant de rompre avec elle et de la rejeter comme une personne infâme, une de ses amies, excitée par je ne sais quelle jalousie absurde, s'était empressée de lui rapporter tout ce que l'on disait. Le coup avait porté, il avait fait une blessure mortelle ; l'innocente, vierge ne vivait plus que par un effort de son courage et de sa charité pour moi. Afin de ne pas m'affliger, et pour que je ne l'obligeasse pas à quitter cet air empoisonné où l'on assassinait son honneur, elle se taisait et elle mourait.

Le refrain meurtrier la poursuivait partout. Si elle sortait, elle l'entendait murmurer à ses côtés ou retentir dans les maisons. Le jour, quand j'étais dehors ; le soir, quand je dormais, des hommes, des enfants, des femmes, venaient le fredonner près de la fenêtre, sous cet auvent qu'elle avait fait pour abriter les pauvres. Sans cesse la pointe de ce poignard infernal troublait sa méditation et son sommeil. Ils la voyaient mourir, et ils ne cessaient pas ! Croiriez-vous qu'un jour, comme elle était seule à prier dans l'église, un homme, qu'elle a reconnu et qu'elle n'a point nommé, vint se placer derrière elle, et, sans respect pour le lieu saint, et sans pitié pour sa faiblesse, lui chanta ces vers obscènes et sacrilèges, jusqu'à ce qu'enfin elle tombât évanouie. Ah ! qu'il faut prier pour le potée qui a fait cette œuvre coupable ! car il ignore sans doute quelle arme cruelle il a mis aux mains de ces grossiers ennemis de la religion qui désolent nos villages. Suis-je le seul curé dont il a entravé la mission ? ma pauvre Edmonde a-t-elle été la seule victime de sa marotte, plus mortelle que la dent des vipères ?

Lorsque je dis à Edmonde que sa santé m'imposait le devoir de lui faire quitter le pays, elle me répondit : " Cher oncle, je sais d'où vous vient cette pensée. Vous devez comprendre que j'emporterai partout le mal dont je souffre ici. Ne me condamnez pas à mourir loin de vous, et songez aussi que mon départ donnerait de nouveaux prétextes à la calomnie. Ma réputation exige que je ne fuie pas, dussé-je en fuyant, assurer ma guérison : car on vise à l'honneur de Dieu même en attaquant le mien. Faisons généreusement notre sacrifice : nous triompherons, vivants ou morts, de ce dernier effort de l'enfer. "

Je ne me rendis point à ces raisons ; mais quand j'eus pris à la hâte les dispositions nécessaires pour assurer un asile à ma chère enfant, le mal avait fait d'irréparables progrès, le voyage n'était plus possible. Je me résignai.

Edmonde fit dire à ses anciennes amies qu'elle allait mourir, et qu'elle les conjurait de venir recevoir ses adieux. Elles vinrent presque toutes. Celle qui lui avait porté le premier coup, accourut la première et fut la plus tendre. Edmonde, consolée, m'annonça que cette bonne fille deviendrait le

le modèle de la paroisse, prédiction bientôt accomplie, comme beaucoup d'autres : car il semblait que Dieu, pour adoucir ses derniers moments, lui eût accordé de voir l'avenir. Sans murmurer, sans se plaindre, sans accuser personne, elle confia l'honneur de sa mémoire à leurs regrets et à leur amitié. Elle leur parla ensuite de la religion avec tant d'éloquence, que toutes lui promirent en pleurant de revenir à l'église et de n'en plus oublier le chemin. Elles ont tenu leur promesse.

J'ai bien des fois, depuis mon sacerdoce, assisté des mourants, et je sais combien la mort chrétienne est belle ; mais je n'ai pas vu de fin plus auguste que celle de cette pauvre innocente : c'était vraiment la victime de bonne odeur, s'immolant dans la joie et la paix. " Cher oncle " me dit-elle, " je vous laisse ma petite dot pour réparer la chapelle de la sainte Vierge. Prenez courage : encore un peu de temps, et vous vaincrez. Je crois que je vous parle de la part de Dieu. Vos ennemis sont nombreux, mais ils ne l'emporteront pas. Faites-leur du bien "

Elle mourut en répétant ces paroles : " Faites-leur du bien. " Qui lui avait appris cela, à cette petite fille ? qui lui avait appris à parler comme saint Paul ? Faites-leur du bien : c'est, en trois mots toute la science des saints, toute la perfection de l'Evangile, tout le secret de Dieu pour vaincre la fureur et l'art profond de l'enfer. L'homme résiste à tout, à la raison, à la force, à la science, au châtement ; il cède au bien qu'on lui fait. Ses yeux alors s'ouvrent, son cœur fléchit, sa colère tombe. Vainement il essaye de se révolter ; vainement il revêt contre la douce charité ces armes dont il se cuirasse contre la justice, contre l'évidence et contre les miracles : à travers ces enveloppes d'airain, la charité pénètre jusqu'à la conscience ; il faut se rendre, il faut se soumettre. C'est l'arrêt de Dieu : " Beati mites, quia possidebunt terram. " Et c'est pourquoi, mon ami, tout le travail des ennemis de la sainte Eglise est de l'empêcher, autant qu'ils peuvent, de faire le bien.

Edmonde passa de cette vie à la gloire éternelle. J'eus pour m'en convaincre, la secrète vertu qui sortait de son cercueil. Je demurai en prières, à cette place où nous sommes, toute la dernière nuit qu'elle passa sous mon toit ; j'éprouvais une douleur immense, et, dans cette douleur, une paix et une consolation infinies. Jamais je ne me suis senti si fort sous le fardeau que Dieu m'a donné ; jamais la pensée d'un murmure et l'ombre d'un ressentiment ne furent plus éloignés de mon cœur. O vertu de cette dépouille virginale ! vertu de ce pardon si souvent répété dans son âme, qui le renouvelait en ce moment devant Dieu ! ma prière commencée pour elle, s'achevait pour ses persécuteurs.

Je regardai comme un nouvel effet de son crédit au ciel la foule qui

vint à ses obsèques. Je parlai, et l'on m'écouta : je vis même des pleurs, j'entendis des sanglots : la calomnie était tombée avant la victime : je crus qu'enfin la glace était rompue, que les brebis venaient au pasteur. Mais Dieu allait me demander encore un sacrifice, et celui-là devait me trouver moins soumis.

Le frère d'Edmonde, Laurent-Pierre, votre ami, avait voulu servir, afin de ne point toucher à son petit héritage, et de le réserver tout entier pour sa sœur. Brave, instruit, honnête, il pouvait se faire une carrière dans les armes. La mort d'Edmonde nous laissait tous deux seuls sur la terre. Notre mutuelle affection en devint plus vive : chacun de nous aimait dans l'autre tout ce qu'il avait perdu. Sans me consulter, Laurent cédant aux conseils de son bon cœur, sollicita un congé pour venir m'embrasser. Hélas ! il l'obtint à cause de son excellente conduite ; et il partit en jeune homme et en soldat, à pied, le sac sur le dos. C'était au commencement de l'hiver ; il avait à faire un long voyage.

Pendant qu'il me ménageait cette joie, ma situation ici empirait ; non qu'elle fût redevenue ce qu'elle était avant la mort d'Edmonde. Les amies de cette chère enfant persévéraient, grâce à Dieu, et commençaient d'ébranler autour d'elles des cœurs jusqu'alors bien obstinément fermés. Mais ce mouvement même ravivait d'anciennes fureurs, que j'avais crues trop tôt définitivement éteintes. Les principaux du village et les jeunes gens étaient toujours mes adversaires déclarés ; ils m'insultaient encore fréquemment dans les rues, mon nom seul excitait leur colère. Vous allez connaître à quels excès cette colère se pouvait porter.

Laurent arriva la nuit, après une longue marche, par un temps effroyable. Il avait supporté, durant plusieurs heures, une pluie glacée, et il s'était blessé en tombant dans nos mauvais chemins. La Providence permit qu'il s'adressât d'abord, pour demander ma maison, à deux des habitants qui me haïssaient le plus. Le premier referma sa fenêtre sans répondre, le second se répandit en injures. Il leur avait dit qu'il était mon neveu. Un troisième refusa de sortir. Cependant le pauvre enfant trouva un mendiant moins inhumain, qui voulut bien lui indiquer ma porte. Il frappa. Hélas ! je n'étais pas chez moi, et ne devais pas rentrer. Obligé de me rendre chez un confrère, à trois lieues du village, j'avais annoncé que j'y passerais la nuit. Ma vieille servante, sourde et presque idiote, ou n'entendit pas, ou craignit une de ces méchancetés que l'on nous faisait souvent. Laurent frappa en vain : personne ne répondit. Il crut qu'on lui avait donné une fausse indication, et que la maison était déserte. Accablé de froid et de besoin, il se traîna dans le village, cherchant l'auberge. C'était le quartier général de mes ennemis. Il

essuya un nouveau refus, plus injurieux que les autres et accompagné de menaces... Vous vous étonnez? J'ai oublié de vous dire que le malheureux, dans ses chutes, avait perdu son sac et son argent. La mort était déjà peinte sur son visage: on n'en fut point ému: un chien aurait été recueilli, le neveu du curé fut chassé. Mon Dieu, faites-leur miséricorde! Ce n'était pas ce pauvre enfant qu'ils voulaient frapper, c'était moi! Ils le virent tomber étendu, et ne le relevèrent point. Au bout d'une heure seulement ils permirent à une servante, dont la charité excitait leurs moqueries, de lui apporter un peu de vin. Tandis que, agenouillée dans la boue, elle approchait des lèvres de Laurent le cordial qui ne pouvait plus le sauver, ces barbares faisaient encore pleuvoir sur elle leurs grossiers quolibets. Elle leur cria, pleine de terreur, que le malheureux expirait. A son accent, ils comprirent qu'elle disait la vérité, et alors, épouvantés eux-mêmes, ils s'enfuirent, Oui! sans penser à offrir le moindre secours, comme si, en fuyant la victime, ils fuyaient le forfait.

La servante appela vainement un aide: l'aubergiste, ivre et à moitié endormi, ne répondit que par des blasphèmes à ses prières. Cette fille dut elle-même traîner Laurent, presque inanimé, jusqu'à l'écurie, où elle le déposa sur un peu de paille. L'ayant ensuite couvert de sa pelisse, elle veilla à côté de lui, attendant le jour et mon arrivée.

Dans ce grand désastre, Dieu, qui frappe toujours en père, me fit une grâce dont je le bénirai aussi longtemps que dureront ces cruels souvenirs: il m'envoya un ange pour m'amener plus vite auprès de Laurent. Vers le milieu de la nuit, à l'heure où l'infortuné tombait devant la porte de l'auberge, un rêve affreux m'éveilla. J'ouvris les yeux, et je crus voir Edmonde. La rayonnante paix de son visage était mêlée de cette tristesse qui nous semble pouvoir encore atteindre les bienheureux, et qui n'est pas un effet de la souffrance, mais un témoignage de leur tendre compassion pour nous. Elle ne me parla point, et je compris cependant qu'elle m'avertissait de me rendre chez moi. Sans réfléchir ni raisonner là-dessus, me souvenant seulement que ma place était au milieu de mon troupeau, je me levai et je partis. La pluie n'avait pas cessé, la nuit était obscure, je connaissais peu le chemin; néanmoins j'arrivai sain et sauf en moins de temps que j'en aurais mis le jour. J'entraî d'abord chez moi: tout était tranquille, excepté mon cœur, écrasé d'horribles pressentiments. Je fis du feu, me proposant de prier jusqu'au jour. Edmonde m'apparut une seconde fois, plus triste encore. " Mon enfant ", lui dis-je, que veux-tu? s'agit-il de ton frère? " La douce vision s'effaça, et machinalement, je sortis. Je voulais aller prier à la porte de l'église; mais un secret instinct dirigea mes pas vers l'auberge. Des voix plaintives semblaient

m'appeler de ce côté. J'aperçus au fond de la cour une faible lumière, et alors j'entendis distinctement, au milieu du silence, des soupirs pareils à ceux de l'agonie. Si j'étais arrivé quelques heures plus tard, je n'aurais trouvé qu'un cadavre.

Mon Dieu, mon Dieu, quel spectacle ! et combien, à présent encore, j'ai besoin de me souvenir que votre sainte Mère vous vit sur la croix, victime sans tache de mes péchés ! Le frère d'Edmonde morte, le premier-né de ma sœur morte, mon neveu, mon fils d'adoption, le dernier de mes parents, je le vis là, couché sur le fumier, pâle, souillé, en délire, méconnaissable à tout autre œil que le mien ! Eperdu, je l'emportai dans mes bras, délirant presque comme lui, et lui adressant des paroles qu'il n'entendait point. Je le déposai sur le lit de sa sœur, et je les pleurai tous deux avec une amertume inexprimable, elle, comme si je venais de la perdre, et lui, comme s'il n'était déjà plus.

(à suivre.)

ADMIRABLE FOI D'UN SAUVAGE. --- Une missionnaire racontait dernièrement le trait qui suit : Un esquif abordait, un soir, sur la plage d'une île océanienne : un sauvage, chrétien depuis quelque temps, en descendit et prit le chemin d'une hutte où logeait un Evêque.

« Père, lui dit-il en l'abordant, j'avais une femme et six enfants ; ils étaient tous montés près de moi, dans une barque : la tempête a mugé et la mer les a tous dévorés, malgré mes efforts et mon amour, car Dieu sait si je les aimais ! Les flots m'ont rejeté seul, sur la plage. Seul, tu entends, Père, seul dans le vide, dans les larmes ! ma femme et mes six enfants sont engloutis dans les eaux, la mer les a dévorés. Il faut être fort, Père, pour vivre seul ! J'ai fait cent lieues pour venir chercher la force près de toi ; veux-tu me la donner demain matin à ta messe ? »

Il communia le jour suivant de la main de l'Evêque, et, après une prière où les larmes courageuses et consolées coulèrent abondantes, il se leva : « Adieu, Père, adieu, dit-il à l'Evêque ; je possède Celui qui fait les forts ; maintenant, oui, je puis vivre seul. Adieu ! » ils s'embrassèrent pour la première et dernière fois, les larmes de l'Evêque coulaient encore, mais celles de l'héroïque sauvage ne coulaient plus ; il remonta courageusement sur son esquif et retourna fort courageux.

Les ivrognes trouvent mille raisons pour justifier soi-disant leur abrutissante passion. En voici un qui s'attira une bonne réplique.

Son curé lui disait :

« Michel, l'eau-de-vie est ton plus grand ennemi.

— Ah ! monsieur le curé, je vous y prends : Est-ce que l'Ecriture ne dit pas qu'on doit aimer ses ennemis ? répond l'ivrogne.

— C'est vrai, répliqua le pasteur ; mais elle ne dit pas qu'on doive les avaler.

LA FEMME CHRÉTIENNE

et ses devoirs.

PAR LE PÈRE JEAN-BAPTISTE BOONE,
de la Compagnie de Jésus. (1)

Mission de la femme chrétienne.

CHAPITRE VI.

La femme chrétienne maîtresse de maison.

3^o *La bonne maîtresse de maison a soin de ses domestiques.* Les domestiques sont ordinairement abandonnés aux soins de la maîtresse de maison. Ces soins sont de la plus grande importance pour le bonheur de toute la famille. Un bon domestique est un trésor. " Que le serviteur qui a du sens vous soit cher comme votre âme, dit l'Esprit-Saint. " (Eccles. vii, 23.) Si le Seigneur commande à chacun de s'occuper de son prochain, ce commandement ne doit-il pas s'appliquer d'une manière spéciale à ceux qui sont placés au-dessus des autres ? Saint Paul s'explique sur ce point avec une force qui fait trembler :

" Quiconque n'a pas soin des siens, dit-il, et surtout de ceux de sa maison, doit être regardé comme un homme qui a renoncé à sa foi, et il est pire même qu'un infidèle. " (Tim. v.)

Les Pères et les Docteurs de l'Église disent que les maîtres et les maîtresses sont comme les Pères et les Pasteurs de leurs familles, (S. Aug. Serm. 34) qu'ils doivent employer leur pouvoir, qui vient de Dieu, comme Dieu lui-même use du sien pour la sanctification du prochain, " qu'ils sont chargés de veiller sur leurs familles comme devant rendre compte au tribunal de Dieu de leurs âmes ". (Hebr. xiii.) Voilà le devoir. Entrons dans le détail.

1^o Une bonne maîtresse de maison exige d'abord de ses domestiques l'accomplissement de leurs " devoirs religieux. " Je sais que de nos jours il est souvent bien difficile d'obtenir des domestiques l'essentiel de la religion ; mais je sais aussi qu'on regarde souvent

(1) Ce travail est pris, avec permission spéciale, dans la *Petite Bibliothèque Chrétienne*, publiée à Bruxelles [Belgique] par le R. P. Kieckens, S. J. [Collège St Michel.]

Un opuscule par mois. Prix pour le Canada : 70 centins par année.

la difficulté comme une impossibilité, parce qu'on ne veut pas se donner la peine de soigner ses domestiques, comme Dieu le prescrit. On rejette tout sur eux et sur le siècle où l'on vit ; on s'en lave les mains ; et l'on abandonne ces malheureux à l'indifférence religieuse et à la corruption. Ce n'est pas ainsi qu'agit une maîtresse chrétienne. Elle tâche de suivre les sages avis de saint Charles-Borromée, qui dit des maîtres et maîtresses, qu'ils sont obligés de prendre garde qu'il n'y ait personne dans la maison qui ne soit instruit de sa religion, de les exhorter à observer les préceptes de l'Église, de veiller à ce qu'il n'y ait aucun qui jure ou blasphème, qui dise ou fasse quelque chose d'indécent, de bannir de leurs maisons les livres sales et impies, d'exhorter même les ouvriers à la vertu, et de n'en employer aucun qui soit déréglé et qui puisse être une occasion de scandale au reste de la maison.

La pensée que ses domestiques sont à son service, mais aussi, et en premier lieu au service de Dieu, lui donne des forces pour travailler à leur bonheur spirituel. L'ignorance en matière de religion mène les domestiques à l'indifférence, et l'indifférence est la source de bien des vices, que la foi seule, avec les ressources surnaturelles qu'elle fournit, peut réprimer ou guérir. Elle est heureuse de maintenir dans sa famille la bonne coutume de faire tous les jours, le soir surtout, la prière en commun avec ses domestiques, et de la faire précéder, sinon tous les jours, du moins dans les temps qui sont plus spécialement consacrés par la religion, de quelque lecture pieuse qui puisse les instruire et les édifier également. C'est là un des moyens les plus efficaces dont elle se sert pour entretenir l'esprit de piété, de concorde et d'union.

2^o La bonne maîtresse de maison surveille avec une attention scrupuleuse la "conduite" de ses domestiques en ce qui concerne les mœurs, non-seulement à cause d'eux, mais encore à cause de toute la famille, pour laquelle leurs désordres peuvent avoir les résultats les plus funestes. Il est d'ailleurs souvent bien difficile de compter sur la fidélité et la délicatesse d'un serviteur vicieux.

Si elle surveille ses domestiques de la même manière qu'elle surveille ses enfants, avec une affection sincère, par devoir et intérêt, cette surveillance, loin de les blesser, leur plaira et les touchera en même temps.

“ La femme forte ouvre sa bouche à la sagesse et une loi de douceur est sur sa langue. ” Une parole consolante, encourageante, un regard bienveillant suffit souvent pour nous faire un serviteur fidèle.

La maîtresse chrétienne élève ses pensées, et voit dans ce serviteur, un frère de Jésus-Christ, racheté par le même sang adorable destiné au même ciel qu'elle. La condition des domestiques est déjà assez pénible pour que la maîtresse tâche de l'adoucir par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Elle rend le commandement vénérable et l'obéissance facile, en les accoutumant par la dignité de sa vie à voir en elle celui à qui tous les hommes doivent obéir. Elle tâche d'ennoblir leur position, et leur faire comprendre la difficulté de la sienne. Elle prend garde de ne rien faire ou de ne rien dire qui puisse affaiblir en eux le sentiment de leur propre dignité. Ce sentiment est une des garanties les plus précieuses pour la moralité de la vie. Cependant elle ne se rend jamais “ familière. ” La familiarité entre ceux dont la condition n'est pas la même engendre le mépris. Il faut que l'affection d'un serviteur soit accompagnée d'un respect et même d'une certaine crainte qui est incompatible avec la familiarité. Elle ne lui fait jamais de confidences. En conservant et en faisant respecter son autorité, elle tâche de la rendre douce et aimable afin d'inspirer une vénération profonde, une respectueuse confiance et un dévouement sans bornes. Une maîtresse qui sait inspirer la religion, et régler les mœurs de ses domestiques, parvient facilement à établir la subordination, la paix et la concorde de sa maison.

3^o Une bonne maîtresse de maison exige de ses domestiques les devoirs auxquels ils sont obligés comme domestiques. Elle exige le respect, l'obéissance et le travail. Elle veut de l'ordre et de l'économie en tout. De son côté, elle se regarde comme la mère de ses domestiques. Elle étudie leur caractère, connaît leurs emplois, leurs occupations et le temps qu'il y faut donner. Elle parle avec affection de leurs besoins, les reprend avec bonté, et jamais avec passion ou aigreur.

4^o Elle a soin que ses domestiques aient le nécessaire pour la nourriture et le vêtement. LA FEMME FORTE DOUBLE LEURS VÊTEMENTS, dit l'Esprit-Saint. Elle veille à ce qu'ils soient payés exactement et fidèlement. Elle ne les renvoie pas sans des raisons gra-

ves, et, sans avoir, avant d'en venir à cette extrémité, essayé les moyens qui peuvent la prévenir. En temps de maladie, elle redouble de soins à leur égard. Elle n'imité pas ces maîtres durs et sans pitié qui croient ne plus rien devoir à leurs domestiques, dès que ceux-ci ne peuvent plus travailler pour eux, et qui s'empressent de les faire conduire à l'hôpital, dès que leur état exige du repos et des soins. Elle n'abandonne point ceux qui ont vieilli à son service, qui ont soigné son enfance ou celle de ses enfants, qui ont fermé les yeux de ses parents, ou consolé leur vieillesse.

Heureuse la maison qui est dirigée par une telle maîtresse ! COMME LE SOLEIL LEVANT DANS LE CIEL, QUI EST LE TRÔNE DE DIEU, AINSI LE VISAGE D'UNE FEMME VERTUEUSE EST L'ORNEMENT DE SA MAISON. (ECCLES. XXIV.) Heureux le mari d'une telle femme ! Heureux les enfants d'une telle mère ! LES ENFANTS SE SONT LEVÉS POUR LA PROCLAMER TRÈS HEUREUSE ET SON MARI POUR LA LOUER.

En terminant ces instructions, je supplie la très-sainte Vierge, votre mère et votre patronne, qu'elle vous obtienne de son divin Fils Jésus-Christ, toutes les bénédictions dont je vous ai parlé. Que toujours dans vos chères familles les trésors de la foi et de la vertu se transmettent de génération en génération ; que Dieu, premier maître de la maison, soit connu, aimé et servi ; que, mères tendres et épouses fidèles, vous ressembliez, comme dit l'Écriture, " à cette vigne solitaire et féconde, qui couvre de nombreux rejetons de ses branches tutélaires, où des enfants, ornés de sagesse et d'innocence, croissent sous les yeux de leurs parents, comme de jeunes plantes d'oliviers, riches d'avenir et d'espérances, et entourent comme d'une guirlande d'honneur et de joie leurs foyers et leurs tables. " (Ps. cxxvii.) Que le Seigneur vous comble de biens ; que vous goûtiez les fruits de vos travaux ; que votre mort soit sainte et douce comme votre vie ; et que, pleurées sur la terre, vous alliez recevoir dans le ciel le prix de votre fidélité et de vos sacrifices.

(à suivre.)

Trois pratiques d'amour

Faire une communion spirituelle chaque fois que l'on entend sonner l'heure.

Tourner souvent sa pensée vers Notre-Seigneur résidant au saint autel, et le saluer en passant devant une église.

Prier pour que Dieu diminue le nombre de ceux qui meurent dans l'ignorance de la sainte Eucharistie.



Tout va à merveille. — Les amis du capitaine Marceau lui disaient un jour : — Nous ne savons comment tu fais, Marceau ; ton équipage est toujours content et gai, quelles que soient les corvées qu'on lui commande ; et nos matelots se plaignent, crient, sont en fureur, nous ne pouvons les dompter. — Messieurs, dit Marceau, je vais vous donner mon procédé. “ Quand je vois que mes hommes sont mécontents, je vais passer une heure ou deux devant le Saint Sacrement à leur intention. Et ensuite *tout va à merveille.* ”

N'y a-t-il pas là une secrète révélation, non seulement pour nos soldats, mais pour nos familles, mais pour la société ? Ce que Marceau faisait dans l'armée, ne peut-on pas le faire partout ailleurs ? Les choses sont loin d'aller à merveille chez nous ; prions-nous ? Si le monde court à sa perte que faisons-nous pour l'arrêter sur la pente du mal ? Nous aimons mieux nous draper dans notre prétendue sainteté, qui n'est souvent qu'un égoïsme dédaigneux, criant à tue-tête que tout va mal... excepté nous, bien entendu. Demandons plutôt à Dieu un peu de patience et de tolérance, et prions-le pour nous et pour les autres. Allons, comme Marceau, raconter nos peines au Saint Sacrement, chargeons-le de nos affaires et elles n'en marcheront pas plus mal. Peut être même aurons-nous la consolation de nous dire aussi : *Tout va à merveille.*

Après la messe :

Joséphine : — As-tu vu entrer Arthur pendant le Gloria ?

Elmina : — C'est pas nouveau ; dimanche dernier il est arrivé durant le prône, à la grand' messe.

Jos. — C'est pas ça que je veux dire ; as-tu vu cette génuflexion, avec le genou gauche ?

El. — Tiens ! tu sais pas que tous les gens de ce bout là sont gauchers ?

Comment on doit aimer le bon Dieu.

On demandait à une petite enfant : — Comment aimes-tu ta mère ?

— Grand comme ces maisons !

— Et ton père ?

— Grand comme ces montagnes !

— Combien grand veux-tu donc aimer Dieu ?

Réponds-moi.

L'enfant resta confuse, interdite et muette, mais relevant sa blonde tête: Dieu
l'aime grand comme il est !

A l'école:

Le P. L. — Dis ton acte de contrition. Ida.

— Mon yeu, j'en estreme egret vous avoir enfané et le péché vous dé-
 plait, propose, jamais d'en faire pénitence.

Le P. L. Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— J' sais pas.

— Pourquoi dis-tu l'acte de contrition ?

— La maîtresse l'a dit.

— As-tu jamais pensé qu'en parlant au bon Dieu, il faut au moins dire
 des choses qui ont du sens et dubon sens ?

— Non.



VIE DU BIENHEUREUX

FELIX DE NICOSIE.

PAR LE R. P. HENRI DE GRÈZES.

CHAPITRE VII

Le Serviteur de Marie.

Un jour, une jeune fille toute en larmes aborde le serviteur de Dieu. —
 “ Fr. Félix, s'écrie-t-elle, venez à notre secours ; mon père va mourir ;
 venez, par charité, venez le guérir. ” — „ Enfant, répond le Frère, as tu
 confiance en la Vierge Immaculée ? „ Oh ! grande confiance, répond la jeu-
 ne fille ; mais, venez, par pitié ! „ — Fr. Félix lui remet une de ses cédoules
 en lui disant : “ Fais prendre cela à ton père, et par la puissante bonté de la
 Madone Immaculée, bientôt il sera guéri. ” Et il en fut absolument comme
 l'avait assuré l'homme de Dieu.

Une femme souffrait depuis trois jours les douleurs de l'enfantement, sans pouvoir être délivrée par aucune assistance ; sa vie était en grand danger. La mère de cette pauvre malade alla se recommander à Fr. Félix. Celui-ci lui remit d'abord une image bénite de Marie pour la placer sur la malade ; puis trois cédules de Marie-Immaculée que la malade devait prendre en récitant à chaque fois trois Gloria Patri. — “ Et ne manquez pas ajouta-t-il de bien invoquer Jésus, Marie, Joseph et la bonne mère sainte Anne. ” — On suivit à la lettre les prescriptions de Fr. Félix ; et à peine la malade venait-elle d'absorber la troisième cédule qu'elle fut heureusement délivrée. Elle mit au monde une petite fille à laquelle on donna le nom de Marie.

“ J'ai connu, depuis mon bas-âge jusqu'à sa mort, le saint Frère Félix, dépose Oliva Campagna ; et je me rappelle qu'il venait souvent quêter des cierges chez mes parents. C'était, disait-il pour les faire brûler tous les samedis devant sa Madone, pendant que les religieux chantaient les litanies. Il prenait de là occasion de nous recommander à tous d'avoir grande dévotion à Maria Sanctissima, et de ne jamais rien faire qui pût lui déplaire. Un jour qu'il vint ainsi chez nous pour cette quête, je me trouvais tout à fait malade ; et mes parents étaient fort inquiets. — “ Ce n'est rien, ce n'est rien, leur dit Fr. Félix, la Madone-Immaculée la guérira. ” — Il leur remit alors de petites cédules sur lesquelles étaient écrits ces mots : Sainte Marie-Immaculée ; en leur recommandant de m'en faire prendre trois chaque matin pendant trois jours ; en l'honneur de la Sainte Trinité. Mes parents se conformèrent scrupuleusement à ses recommandations ; et, sans avoir usé d'aucun autre médicament, je guéris parfaitement de cette dangereuse maladie ; et jamais plus elle n'est revenue. ” — L'enfant en effet guérit si bien, qu'elle parvint à un âge très avancé. A l'âge de soixante-quatorze ans, parfaitement saine de corps et d'esprit, elle déposa au procès de 1847 ce qu'on vient de lire. Mais écoutons-la encore.

Lorsque je fus guérie, continue-t-elle Fr. Félix me dit un jour ; — “ Puisque la Madone t'a guérie il faut lui témoigner ta reconnaissance. Pour cela, tu réciteras tous les jours à cette intention, tant que tu vivras, et avec grande piété, un Ave et un Salve Regina, et tu y ajouteras un Credo en l'honneur du petit Jésus, pour qu'il te fasse grandir en sagesse. ” — “ Un peu plus tard, ce bon Fr. Félix m'apprit diverses petites invocations, telles que ; Bénie soit l'heure où naquit la grande Reine ! Loué soit à jamais la pureté de Marie ! A toute heure et à tout moment, loué soit le Saint-Sacrement ! Il m'exhortait à les répéter souvent, principalement quand j'entendais sonner les heures. Il me recommandait aussi une grande dévotion envers le grand Patriarche saint

Joseph ; et il m'apprit à le saluer ainsi : Saint Joseph, sans tache, tant aimé de Jésus, chaste époux de Marie, protégez-moi !

« Il est arrivé plusieurs fois, continue le témoin, que Fr. Félix s'est trouvé chez mes parents dans l'après midi, à l'heure où les cloches sonnaient pour la Passion. Il nous faisait alors tous mettre à genoux, mes parents et moi, et nous faisait réciter avec lui cinq Credo, puis cinq Pater, Ave, Gloria, en mémoire de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ensuite il me faisait dire un Pater, Ave, Gloria, pour le Souverain-Pontife. Et toutes ces choses sont présentes à ma mémoire comme au premier jour. »

Le serviteur de Dieu jeta pieusement de ces cédules de Marie-Immaculée dans des incendies, et ils s'éteignirent ; dans des tonneaux de vin gâté, et le vin retrouva sa saveur première ; dans des champs que ravageaient les insectes, et ces bêtes malfaisantes disparurent ; dans des campagnes infestées par les serpents, ces odieux animaux ne reparurent plus.

La plupart des prodiges qui remplissent la vie de Fr. Félix furent obtenus par sa foi et sa prière à Marie Immaculée. D'avance il les attribuait tous à la puissance et à la bonté de Marie. En présence des catastrophes, ce semble, les plus irrémédiables : — « Ce n'est rien, ce n'est rien, disait-il *non è niente*, la Vierge-Immaculée est assez puissante pour remédier à tout cela. La douce Marie ne vous laissera pas dans la peine. » — Et la confiance renaissait au cœur des plus désespérés.

Quand le bienheureux parlait des grandeurs et de la bonté de Marie, c'était avec des expressions si bien choisies et imprégnées d'une telle foi, que tous ses auditeurs en étaient dans le ravissement.

Une de ses exclamations les plus fréquentes et les plus chères était celle-ci : Jésus et Marie, je vous donne mon cœur et mon âme, maintenant et à l'heure de ma mort !

Après l'Immaculée-Conception de Marie, les douleurs de cette Mère admirable étaient l'objet de la tendre dévotion de Fr. Félix. Il a déjà été parlé de ses fréquentes et longues stations à l'oratoire de l'Addolorata, près du couvent ; mais ces stations ne suffisaient pas à sa piété. Dans la nuit du jeudi au vendredi, au coup de minuit, il commençait cette journée consacrée au souvenir de la Passion du Sauveur, en récitant sept Salve, Regina, en l'honneur des sept douleurs de Marie ; hommage filial de compassion affective au martyr souffert par le cœur de la divine Mère en la nuit de la Passion. Dans cette nuit cruelle, séparée de son Fils, Marie le savait aux mains de la soldatesque, livré à toutes les ignominies et à tous les tourments.

Chaque jour aussi, Fr. Félix s'acquittait de diverses pratiques de piété en mémoire des douleurs de sa Mère.

Il voulut en outre, ce semble, mettre en pratique à la lettre ces paroles de la sainte liturgie: "Garde-toi d'oublier, et souviens-toi de tout ton cœur des douleurs de ta mère, afin que la miséricorde et la bénédiction reposent pleinement sur toi." *IN TOTO CORDE TUO GEMITUS MATRISTUÆ NE OBLIVISCARIS, UT PERFICIATUR PROPITIATIO ET BENEDICTIO.* (Off. 7 dolor. B. M. V. r. VIII).

Pour avoir continuellement sur lui un mémorial sensible du martyre de Marie et en ressentir l'amertume, il imagina de suspendre sur sa poitrine, du côté du cœur (al lato manco), une plaquette armée de sept pointes aiguës. Il la porta pendant trente années, les trentes dernières de sa vie. Dans sa dernière maladie, il voulut avoir près de lui, pour adoucir ses souffrances et le soutenir dans l'abattement de la fièvre, une image de la Mère des douleurs. Son dernier regard fut pour l'Addolorata, comme les deux derniers noms qui s'échappèrent ici-bas de ses lèvres furent les noms augustes de Jésus et de Marie.

Le pèlerinage sur terre de ce grand serviteur de Marie, se termina au dernier jour du mois que la piété a consacré à cette douce et miséricordieuse reine. Marie, mère de l'Ordre franciscain, a voulu dans son mois préféré donner à cet Ordre une nouvelle gloire et un nouveau protecteur en la personne du B. Félix. Déjà, dans ce même mois, Marie nous avait donné saint Pierre Régalat, saint Pascal Baylon, saint Bernardin de Sienne, saint Félix de Cantalice, le B. Benoit d'Urbino, le B. Crispino de Viterbe, la Bse Humilienne, saint Ferdinand, sainte Angèle Mérici. Qu'il est donc bon et utile d'aimer Marie et de la faire aimer!

Toutes les pratiques de dévotion que Fr. Félix avait adoptées, soit en l'honneur de l'Immaculée Conception, soit en l'honneur de l'Addolorata, il les recommandait aux autres, à ses confrères, aux âmes pieuses, même aux enfants. Écoutons à ce sujet le témoignage de Sœur Fidèle Laporta, tertiaire, de laquelle il est souvent question dans la vie de Fr. Félix.

« Frère Félix, dit-elle, me fit prendre l'habitude de réciter tous les soirs à l'heure de complies trois Ave et trois Gloria, devant l'image de l'Addolorata. Tous les vendredis de l'année, sur le minuit, ou tout au moins de grand matin, je devais dire sept Salve Regina devant cette même image. Tous les soirs, je devais intercaler entre les quinze dizaines du Rosaire: *Soit louée mille fois, Marie, la Mère-Immaculée.* Et toutes les fois que ce saint homme me recommandait ces diverses pratiques, il ne manquait pas d'ajouter: Fai-

tes bien attention, il faut dire toutes ces prières à genoux ; Dieu et la Vierge-Immaculée en sont plus honorés."

A l'époque du procès de béatification, la bonne Sœur Fidèle n'était plus de ce monde. C'est une de ses compagnes qui a rapporté textuellement ses paroles, ajoutant qu'elle et bien d'autres avaient appris de Sœur Fidèle à pratiquer ce que lui avait enseigné Fr. Félix.

Une pauvre femme de la campagne, nommée Françoise Tussu, en travaillant dans les champs, tomba sur des buissons, et une longue épine de poirier sauvage s'enfonça au-dessous de son œil. Elle voulut la retirer, mais l'épine se brisa et la pointe demeura dans les tissus. Il en résulta une violente inflammation et un gonflement extraordinaire de tout l'organe visuel ; personne ne put parvenir à retirer l'épine qui causait tout le mal. La pauvre femme vint à Nicosie se recommander à Fr. Félix, et trouva un asile chez Sœur Fidèle ; car cette bonne Sœur donnait généreusement l'hospitalité aux pauvres gens de la campagne qui venaient en ville pour voir le serviteur de Dieu.

Elle fait prier Fr. Félix de venir auprès de la malade : il vient. A la vue de cet œil démesurément enflé et tout noir, le cœur charitable du saint homme est ému de pitié. Il tombe à genoux, avec la pauvre femme et Sœur Fidèle devant une image de Marie. Sa prière fut longue. Quand il se releva, il appliqua l'extrémité de sa corde sur l'œil meurtri, et immédiatement la douleur cuisante cessa. La nuit suivante la malade dormit tranquillement ; ce qui ne lui était pas arrivé depuis sa chute. Le lendemain matin, elle se trouva complètement guérie ; et son visage ne présentait nulle trace de l'accident.

Sœur Fidèle, occasion et témoin des prodiges opérés chez elle par Fr. Félix en faveur des étrangers, recourut pour elle-même au thaumaturge, en toute simplicité. Elle avait un unique tonneau pour conserver la provision de vin dont les pauvres et les étrangers profitaient plus qu'elle-même. Or, ce tonneau était vieux ; presque chaque année il fallait le faire réparer, c'était une dépense et un souci. D'autre part, la bonne Sœur redoutait d'en acheter un neuf ; les pauvres y auraient perdu. Elle fit part de son embarras à Fr. Félix. — "Ce n'est rien, dit-il, la Madone Immaculée arrangera tout cela." — Et il jeta dans le vieux tonneau une de ses cédules de Marie-Immaculée — "Avec cela, dit-il à Sœur Fidèle, vous n'aurez plus besoin de faire réparer votre tonneau." — Et ce fut vrai. Le tonneau tint bon pendant les quarante ans que vécut encore Sœur Fidèle ; jamais plus elle n'eut à le faire réparer. Après la mort de la bonne Sœur, ses héritiers voulurent le transporter ailleurs ; mais dans le trajet il s'effondra ; et il fut impossible d'en tirer parti.

Sœur Fidèle cependant ne fut pas tout d'abord pleinement satisfaite du

résultat amené par la cédule de Marie-Immaculée. Son tonneau tenait bon, mais il était vieux quand même, et il communiquait au vin un mauvais goût ; les malades se plaignaient, les pauvres murmuraient. En même temps, la grande jarre en terre où la Sœur tenait sa provision d'eau, commençait à accuser un long service ; des fissures se manifestaient de ça et là ; l'eau fuyait. Il eût fallu remplacer cette jarre par une neuve ; mais cette dépense encore eût été au détriment des pauvres : la bonne Sœur reculait toujours. En toute simplicité, elle exposa son embarras et sa peine à Fr. Félix. Ce qu'avait commencé la foi du serviteur de Dieu en Marie-Immaculée, fut achevé par sa foi au mystère Eucharistique. Sœur Fidèle s'était chargée, par charité, de laver le linge de la sacristie des Capucins. — " Savez-vous lui dit Fr. Félix, ce qu'il faut faire ? La prochaine fois que vous laverez les corporaux et les purificateurs, jetez une partie de cette eau dans votre jarre ; elle ne perdra plus. Jetez l'autre partie dans votre tonneau ; il n'aura plus mauvais goût. " — La bonne Sœur fit tout simplement et en toute confiance ce que lui avait dit le serviteur de Dieu ; et elle put constater la vérité de sa promesse. Les pauvres et les hôtes besogneux de Sœur Fidèle furent assurés de trouver toujours chez elle de l'eau en quantité, et du vin potable.

Mais si la douce Reine du ciel ne savait rien refuser à son très fidèle et très aimant serviteur, le serviteur non plus ne savait rien refuser de ce qui lui était demandé au nom de Marie, sa reine tant aimée.

Fr. Félix allait un jour quêter dans la campagne avec son compagnon ordinaire, Fr. Mariano. Comme ils cheminaient tous deux, un paysan qui paraissait fort chagrin s'approche de Fr. Félix et lui dit : — " Mon Frère, on m'a volé ma jument ; priez s'il vous plaît, que je la retrouve. " — Le serviteur de Dieu parut n'avoir ni vu, ni entendu le paysan ; et il continua à cheminer. Peut être même, tout absorbé en Dieu, n'avait-il rien entendu. Le pauvre paysan était tout interdit ; Fr. Mariano en eut pitié. S'approchant de lui : — " Parlez encore à Fr. Félix, dit-il, ne vous découragez pas ; parlez-lui encore, il finira bien par vous dire quelque chose. " — Le pauvre homme court après Fr. Félix — " Mon Frère, lui dit-il d'un ton plus suppliant, ma jument a disparu, volée ou perdue. Pour que je la retrouve, priez, s'il vous plaît, la Vierge Marie ". — A ce nom de Marie Fr. Félix s'arrêta. — " Marie, soupirez-t-il, oui, elle peut tout ! " — Aussitôt il s'agenouille dans la poussière du chemin, fait agenouiller Fr. Mariano et le paysan, et récite lentement avec eux un Ave Maria. S'étant relevé, il dit au paysan :

— " Allez dans telle direction, dans la vallée paissent plusieurs chevaux, et parmi eux votre jument. " — Le paysan alla à l'endroit désigné, et y trouva ce qu'il cherchait.

Après Marie-Immaculée, Fr. Félix honorait et aimait tendrement le grand saint Joseph, en lequel il vénérât le père nourricier, le gardien de Jésus, et le chaste Epoux de Marie. Chaque jour, il lui consacrait quelques pratiques particulières de dévotion, et il recommandait aux autres de faire de même. Il exhortait les âmes pieuses à réciter souvent en l'honneur de ce grand Patriarche, principalement la veille de sa fête, trois Pater, Ave et Gloria, la face contre terre — « Faites cela, disait-il, pour adorer en saint Joseph la Trinité-Sainte qui l'a choisi pour être le dépositaire de ses secrets ici-bas, et pour être le chef de la Trinité créée, qui est la sainte famille. »

En récompense de sa tendre et persévérante dévotion, il fut donné à Fr. Félix d'opérer des prodiges en faveur de ses chers pauvres, au jour de la fête du glorieux Patriarche.

Une personne pieuse de Cerami, Antonia Laporta, avait coutume, au jour de la fête de saint Joseph, de donner un petit festin à un certain nombre de pauvres. Une année, ses vignes ayant été ravagées par les brumes du printemps précédent, elle manquait de vin. En conséquence elle résolut de ne pas convier ses pauvres au repas traditionnel ; il lui semblait trop pénible et trop humiliant de ne pas pouvoir égayer ce repas par un peu de vin. Elle fit part à Fr. Félix de sa résolution. — « Vous avez tort, lui répondit le serviteur de Dieu. Il faut inviter vos pauvres quand même. Si vous n'avez pas de vin à leur offrir, vous leur servirez de l'eau, voilà tout. Invitez-les donc ; et, si cela peut vous encourager, je vous promets de venir vous aider à les servir ».

Antonia invita donc ses pauvres, mais ne pouvant se résoudre, malgré les dires de Fr. Félix, à ne point leur offrir de vin, elle essaya d'en quêter chez des gens aisés de la localité. Elle ne put en trouver qu'un petit broc ; le vin ayant manqué cette année-là dans toute la région. Avec grand regret elle prépare des bocaux pleins d'eau, pensant réserver pour la fin du repas le peu de vin qu'elle avait eu tant de peine à se procurer. A l'heure dite, Fr. Félix arrive tout joyeux pour servir les pauvres. Il distribue d'abord le potage, puis s'emparant du broc de vin, il verse à la ronde ; le récipient fut vite épuisé. — « Apportez-moi donc d'autre vin, » dit Fr. Félix à la maîtresse de la maison. — Mais répond celle-ci toute confuse, vous savez bien que je n'en ai plus. Ne m'avez-vous pas dit vous-même de servir de l'eau ? A grand-peine j'avais trouvé ce peu de vin que je pensais servir à la fin du repas. Maintenant que vous l'avez épuisé je ne puis vous offrir que de l'eau. » — En même temps elle présente à Félix un des bocaux préparés. Le serviteur de Dieu regarde. — « Que me dites-vous donc ? s'écrie-t-il. Mais c'est du vin que vous me donnez ; regardez plutôt. » — Et c'était vrai.

Tous les boccoux dans lesquels Antonia avait elle-même versé de l'eau pure, étaient pleins d'un excellent vin. Les pauvres y firent honneur ; leur fête fut complète.

Semblable fait se renouvela à pareil jour, et avec des circonstances à peu près semblables, dans la maison d'une personne pieuse de la ville même de Nicosie. Tous ceux à la connaissance desquels parvinrent ces prodiges se sentirent merveilleusement excités à honorer saint Joseph en la personne les pauvres.

À l'exemple de François d'Assise, Fr. Félix professait un culte spécial pour le Prince de la milice céleste, l'archange saint Michel. Il se préparait à sa solennité par un jeûne particulier de quarante jours, comme l'avait fait le séraphique Père. Au bas de l'escalier principal du couvent était une statue du glorieux archange. Fr. Félix ne manquait pas de la saluer respectueusement au passage ; et s'il avait le temps, il s'y arrêta pour invoquer le triomphateur du dragon

Tous les saints en général lui étaient chers ; mais plus particulièrement les saints apôtres, et le séraphique P. S. François. Il avait coutume de désigner ce dernier par cette expression originale : les mains clouées (le mani inchiodate) ; qui rappelait les stigmates dont le B. Père a été honoré.

Il honorait aussi d'un culte spécial ses saints patrons de baptême et de religion, et tous les saints protecteurs des lieux où il se trouvait.

CHAPITRE VIII

Le Frère quêteur.

Fratres... tanquam peregrini et advena in hoc seculo, in paupertate et humilitate Domino famulantes, vadant pro elemosyna condenda. Nec oportet fies vercondari, quia Dominus pro nobis se fecit pauperem in hoc mundo. — Reg. S. F. ch. VI.

Les Frères... comme pèlerins et étrangers en ce siècle, servant le Seigneur en pauvreté et humilité, aillent avec confiance à l'aumône. Et il ne faut pas qu'ils en aient honte, car pour nous le Seigneur s'est fait pauvre en ce monde.

SOMMAIRE : — Toujours occupé. — Travail jusqu'à la mort. — *L'Ave-Maria*. — Frère quêteur. — Comment il va par la ville. — Modestie. — Patience. — Reconnaissance. — La grande outre. — La quête à la campagne. — Bons conseils. — Les prières trop longues. — Egalité d'humeur. — Charité pour ses compagnons. — Miracle. — L'Écclesiastique peu charitable. — L'eau changée en vin. — *Riso et Ria*. — Froment rendu sain. — *L'Addolorata*. — Pierres changées en pain. — Le petit espiègle. — Divers prodiges.

Le serviteur de Dieu n'eut pour ainsi dire pas d'emploi spécial ; mais tantôt l'un tantôt l'autre, selon que les circonstances le demandaient ; ou selon qu'il plaisait à son supérieur. S'il y avait des malades, il était

infirmier ; s'il n'y en avait pas, il était successivement portier, jardinier, aide cuisinier, quêteur

Ce qui est hors de doute, c'est que jamais on ne le vit oisif — “ Dans mon enfance, rapporte un témoin, je fréquentais la classe du P Michel-Ange au couvent des Capucins, et j'ai eu bien des occasions de voir F. Félix. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu un seul instant inoccupé. Nous l'interpellions souvent, mes camarades et moi : — “ Mais Fr. Félix vous travaillez donc toujours ? ” — “ Mes enfants, nous répondait-il, il faut toujours travailler. ”

Fr. Félix avait une telle horreur de l'oisiveté, que, même dans les maisons des bienfaiteurs où il était parfois obligé de séjourner, ses prières une fois dites, il s'occupait à quelque chose d'utile, comme réparer un meuble ou un ustensile, balayer, épousseter, nettoyer. Au couvent, dans les petits moments libres que lui laissaient ses divers emplois, tantôt il mettait à profit son talent de cordonnier en réparant les vieilles chaussures des pauvres, tantôt il fabriquait de petites croix de bois qu'il distribuait ensuite aux fidèles. Il teignait quelquefois ces croix avec son sang ; mais il se gardait bien de le faire connaître ; on ne le sut que par surprise.

Jusqu'à son dernier souffle, Fr. Félix s'est occupé activement. La fièvre qui devait l'emporter le surprit travaillant au jardin, comme on le verra plus loin en détail (chap. XIX). C'est là sur le sillon d'un dernier labeur que ce vaillant tomba pour ne plus se relever. C'est de là qu'on le transporta presque mourant sur le grabat où, trois jours après devait se terminer sa sainte carrière.

Avant de commencer tout travail, le saint Frère récitait pieusement un *Ave Maria* et une prière pour les pauvres ames du purgatoire ; et si le travail devait être long et pénible, sa prière pour les morts était un *Miserere*. Il recommandait à ses confrères de faire de même ; et il fit si bien que la coutume s'introduisit dans sa Province, et s'y est toujours maintenue depuis, de commencer toute action par l'*Ave Maria* et une prière pour les morts.

Bien que le serviteur de Dieu ait rempli à peu près tous les emplois, il a cependant exercé plus particulièrement les emplois de quêteur et d'infirmier ; il les a même exercés simultanément.

Dès son arrivée au couvent de Nicosie, Fr. Félix fut adjoint au quêteur principal. Telle fut sa religiosité dans ce rang secondaire, qu'environ un an après, il fut investi des fonctions de quêteur en titre. Il les remplit jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant quarante-trois ans. Jamais il ne demanda à en être déchargé, même alors que de cruelles infirmités, et enfin les années, semblaient le rendre incapable de s'acquitter de ces rudes fonctions.

Partout où la chose est possible, les Capucins ne doivent pas amasser à l'avance de grandes provisions, même des objets les plus nécessaires, ils doivent se les procurer au jour le jour. La communauté de Nicosie était nombreuse; à Fr. Félix incombait le souci et la peine de lui procurer le pain quotidien. C'était d'ordinaire les mercredis et samedis qu'il faisait la quête du pain; mais il n'y avait pas que le pain à procurer.

Voici comment le saint Frère se comportait dans son office de quêteur. Ses exercices religieux exactement accomplis, et la bénédiction de son supérieur reçue, il partait. Tout d'abord, en passant devant l'église du couvent, il faisait quelques instants d'adoration; tout au moins, si les ordres de son supérieur étaient pressants, une prostration à deux genoux, la face contre terre. Un peu en dehors du couvent, l'oratoire de l'*Addolorata* réclamait la station dont il a été parlé.

Puis Fr. Félix allait par les rues, les yeux baissés, la besace sur les épaules, la main droite ordinairement appuyée sur sa poitrine. Il était toujours tête nue, sans calotte ni couvre-chef, sans même se protéger la tête par son capuce, quelque temps qu'il fit; en telle sorte que, par les temps de neige et de pluie, on voyait comme une nuée de vapeur flotter autour de sa tête chauve.

Arrivé à la porte des bienfaiteurs, il disait à voix très haute, de façon à être entendu de l'intérieur de la maison: *Loué soit Jésus-Christ!* Et il ajoutait sur un ton plus bas la parole évangélique rappelée par la règle franciscaine: *La paix soit à cette maison et à tous ceux qui l'habitent!* Puis, comme un pauvre, il attendait qu'on vint à lui; et en attendant, il priait, toujours les yeux baissés, toujours immobile. Sa prière était si fervente que parfois il fut ravi en Dieu à la porte même des bienfaiteurs; deux de ses confrères en furent témoins.

Dans les premières années de sa vie religieuse, jamais il n'entrait dans les maisons, à moins qu'il n'eût un ordre formel de son supérieur, ou que la nature de la quête du jour ne le demandât. Plus tard, d'après les avis du P. Macaire, il fit moins de difficultés d'entrer chez les bienfaiteurs; mais encore n'y entrait-il que s'il y avait une utilité réelle; autrement il se tenait à la porte. Venait-on lui dire qu'il n'y avait rien pour lui, toute sa réponse était: *que la sainte volonté de Dieu soit faite!* Et impassible et priant toujours, absolument étranger à ce qui pouvait s'agiter autour de lui, il se dirigeait vers une autre maison.

Parfois certaines gens le rebutaient grossièrement; mais l'humble quêteur acceptait les injures en silence, pour l'amour de Jésus crucifié. Si ces gens paraissaient trop emportés contre lui: " Pour l'amour de Marie-Imma-

culée, leur disait-il d'un ton suppliant, ne vous troublez pas, je m'en vais. "

A ceux qui lui faisaient l'aumône, il ne manquait pas de répondre : *Soit pour l'amour de Dieu !* Au reste le pauvre Frère n'était pas importun, et il ne demandait jamais que les choses vraiment nécessaires à sa communauté. Si on lui offrait des choses autres que celles qui lui avaient été désignées par son supérieur : — " Je n'ai pas la permission de les accepter, disait-il simplement ". — Et il ne les acceptait pas, quelque instance qu'on lui fit.

Lorsque les maîtres des maisons où il se présentait étaient absents, il ne voulait rien recevoir des serviteurs, ni même des enfants de la maison, à moins qu'il ne les sut certainement autorisés par leurs parents ou leurs maîtres. Et s'il savait par expérience que les bienfaiteurs ne lui donnaient que telle quantité, il n'acceptait pas, même de leurs enfants, une quantité plus grande. — " Non, leur disait il, votre mère ne me donne ordinairement que cela. " — Et nulle instance ne pouvait le fléchir.

(à suivre.)

Le bon Larron.

Ceci est une histoire vraie, rapportée par une religieuse de New-York qui en certifie l'authenticité.

La scène se passe dans une pauvre maison d'un faubourg de la grande cité américaine

Un jeune homme d'une vingtaine d'années est étendu sur son lit de misère, immobile, silencieux et ravagé par la maladie qui a achevé l'œuvre des passions. Ses yeux tout grands ouverts, brillent d'un feu sinistre. Tout ce qui lui reste de vie s'est concentré dans ses prunelles ardentes et sombres.

La chambre, sans respirer la pauvreté, trahit la gêne. Dans un coin, une armoire de bois mal peinte et mal jointe ; ça et là, quelques chaises de paille. Sur les murs blanchis à la chaux, un chétif miroir, et, en face du moribond, une image coloriée, représentant le Christ en croix, le cœur ouvert, couronné de flammes et d'épines, tel qu'il est apparu à la bienheureuse Marguerite Marie. Les regards du jeune homme sont fixés sur le Cœur Sacré, et lui jettent des éclairs de haine, blasphèmes muets et terribles : on dirait des lueurs de l'enfer.

Une pauvre femme, debout près de lui, le regarde, les yeux gonflés de pleurs continus. Entre ce crucifix et son fils agonisant, elle rappelle la Mère

douloureuse entre Jésus en croix et le mauvais larron. Elle prie l'un, supplie l'autre d'avoir pitié d'elle. Le Christ l'écoute, il écoute toujours, sans toujours exaucer ; le mauvais fils, lui, se tait, d'un silence affreux, pire qu'une mortelle injure.

— Mon fils, pitié pour nous, si ce n'est pour toi-même. je t'ai tout pardonné : abandon, débauches, sacrilèges, menaces... Dis-moi, en ce moment suprême, que tu acceptes mon pardon.

— Pas de réponse — De grâce, demande pardon à Dieu...

— Rien. — Donne moi au moins ce doux nom de mère que tu me refuses obstinément depuis tant d'années. — Cette fois, il la regarde, il ouvre la bouche et, rassemblant ses forces, il lui crie avec l'accent d'un damné : Non !

La malheureuse lance à l'image du Sauveur un regard de désolation et de reproche, le regard de l'innocent condamné par les hommes, qui en appelle à la justice de Dieu. Puis, éperdue, elle s'enveloppe la tête d'un tricot de laine et sort. Elle court à l'église voisine, tombe à genoux devant l'autel où le prêtre, célébrant la messe, tenait élevée dans ses mains jointes l'hostie consacrée. Elle s'abîme dans une prière de désespoir et de résignation, de mort et de vie ; et, soudain, par une inspiration sublime, se substituant à son fils, parlant en son nom, elle s'écrie avec le bon larron sur la croix : « Seigneur, souvenez vous de moi quand vous serez dans votre royaume. »

Le saint sacrifice achevé, elle retourne précipitamment à la maison, ouvre la porte, puis tremblante, pâle comme un spectre, elle s'arrête, n'osant regarder. Est-il mort, agonisant ? S'il vit encore, ne va-t-il pas lui percer le cœur par un regard de haine, par un dernier blasphème ? ...

Maman ! — Grand Dieu, est ce lui qui parle ? — Ma chère maman ! Elle tombe à genoux, ivre de joie, de stupeur, d'amour maternel et divin. Ce n'est pas un rêve, une illusion qui va s'envoler. Non, c'est bien lui, qui la regarde avec des yeux baignés d'amour et de larmes, et qui, d'une voix haletante, lui dit, en lui montrant le crucifix : « Il m'a regardé, je l'ai vu ... il m'a parlé, je l'ai entendu... Il m'a dit : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi au paradis. »

O prodige de la miséricorde céleste ! Jésus avait accepté la transfusion des âmes, la substitution de la mère au fils, et il avait renouvelé, sous cette forme ineffable, la scène du Calvaire entre le bon larron et lui.

Que dire de plus ? Un prêtre appelé accomplit l'œuvre de la bonté divine. Quelle contrition parfaite ! Quelles actions de grâces enflammées ! Quelle communion archangélique ! Quel flux et reflux de tendresses maternelles et filiales ! Quelle mort bénie, transfigurée par le repentir, la reconnaissance et l'amour !

L'Évangile l'a dit : la foi peut soulever les montagnes. Mais quand la miséricorde du Fils de Marie est mise en mouvement par l'amour maternel, elle accomplit un miracle plus étonnant encore. Elle ressuscite une âme déjà touchée par le souffle de Satan et fait de la mort d'un fils unique la joie la plus pure, l'heure la plus douce et la plus belle de la vie d'une mère.

A. DE SEGUR.



Au tribunal :

• " Vos nom et prénom ?

— François Malentout.

— Vos qualités ?

Le prévenu attendri :

" J'en ai donc !.... Ah ! monsieur le Président, merci

pour cette bonne parole ! "

, Le Père L. prépare les retardataires à la première communion, et explique qu'il faut dire tous ses péchés pour en avoir le pardon.

1^{ère} raison : Jésus-Christ l'a dit ;

2^{ième} raison : l'Église l'enseigne .

3^{ième} raison : le bon sens le demande .

Allons ! Ti Pierre, dis-moi pour quelles raisons il faut confesser tous ses péchés ?

— M. le Curé, j'sais pas.

— Comment ! tu sais pas ; je viens de le dire .

Pourquoi, dis-moi pourquoi il faut dire tous ses péchés ?

— Pourquoi pourquoi

C'est-y de mes affaires ça !

Prier, c'est gouverner. — Un ministre, un illustre cardinal, Ximénès, humble franciscain, sorti de sa cellule et choisi par la Providence pour gouverner une grande nation, avait un jour donné rendez-vous dans son palais aux grands du royaume. Ils étaient là, causant, s'agitant, s'impatientant de ce qu'ils étaient obligés d'attendre. Soudain le Cardinal ouvrit la porte de la pièce où il se trouvait. — C'était une cellule monastique qu'il s'était gardée dans les splendeurs de sa résidence. — Il s'approcha de ceux qui étaient là et leur dit avec majesté : " Vous êtes impatients ! j'étais au pied de mon Crucifix ; rappelez-vous que prier, c'est encore gouverner. "

L'unique remède. — L'empereur Charles-Quint demanda un jour à un saint, qui vivait à sa cour : " Comment faites-vous pour vous maintenir dans la grâce de Dieu parmi tant d'occasions de chutes ? " — " Sire, lui répondit celui-ci, mon unique remède pour ne point succomber, c'est la crainte de Dieu et la **communion** que je fais tous les jours ? "

Un enfant de douze ans que ses parents ont **oublié** d'envoyer à l'école, se présente pour être préparant à la première communion. Le Père G. lui demande : Où es-tu rendu, mon Charles, dans tes études ?

— Pas loin, mon père — Où encore ? — A Bethléem dans une étable.

— Passe à la queue.

UNE ENFANT TERRIBLE. — Un père de famille était dangereusement malade. Sa petite fille, qui n'avait que huit ans, s'introduisit furtivement auprès de son lit et lui dit :

— Papa, le médecin a dit que vous mourrez peut-être demain. On console maman qui pleure dans sa chambre. Personne n'ose vous parler de votre état, mais j'ai voulu le faire moi-même. Au catéchisme M. le Curé nous a dit que c'est un péché de laisser mourir ses parents sans les faire confesser.

Ce digne moribond lui répondit :

— Merci, ma chère enfant ; va-t-en donc vite me chercher M. le Curé. Et que Dieu te bénisse ! car je te serai redevable du salut de mon âme.

Puis, après avoir reçu les sacrements, il s'écria :

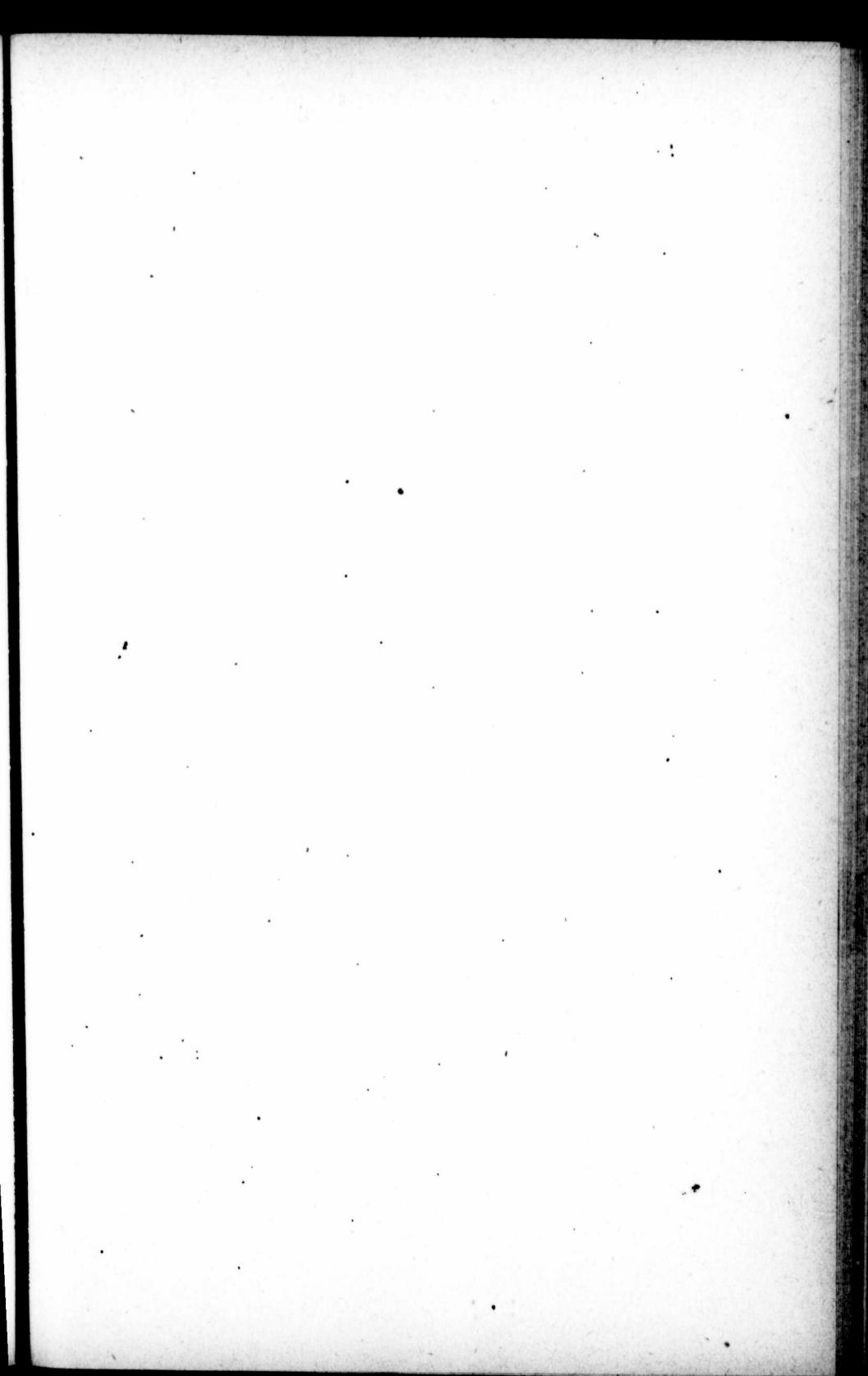
— Qu'allais-je devenir, hélas ! sans la charitable attention de ma fille ?

Un sot raillait un homme d'esprit sur la longueur de ses oreilles.

— " Il est vrai, répondit celui-ci, j'ai des oreilles trop grandes pour un homme ; mais convenez que vous, vous en avez de trop petites pour un âne".

DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,

A JEANNE D'ARC (VIA OTTAWA).



POUDRE A. B.

Préparée par les Servantes de Jésus-Marie,

à JEANNE D'ARC, (via Ottawa).

Pour Catarrhe, Rhume de Cerveau, Ecoulement du Nez, Migraine, Maux de tête, etc....

Direction: Une petite prise de trois à sept fois par jour, suivant le besoin.

PRIX: boîte simple, 25 cents, boîte double, 40 cents.

Francs par la poste.

A. B. POWDER.

Prepared by the Servants of Jesus-Mary,

at JEANNE D'ARC, (via Ottawa).

For Catarrh, Cold in the head, Running of the Nose, Sick headache and headaches of all Kinds.

Direction: Take a little snuff three to seven times a day, according to necessity.

Prices: Single box, 25 cents. Double box, 40 cents. Free by mail.
